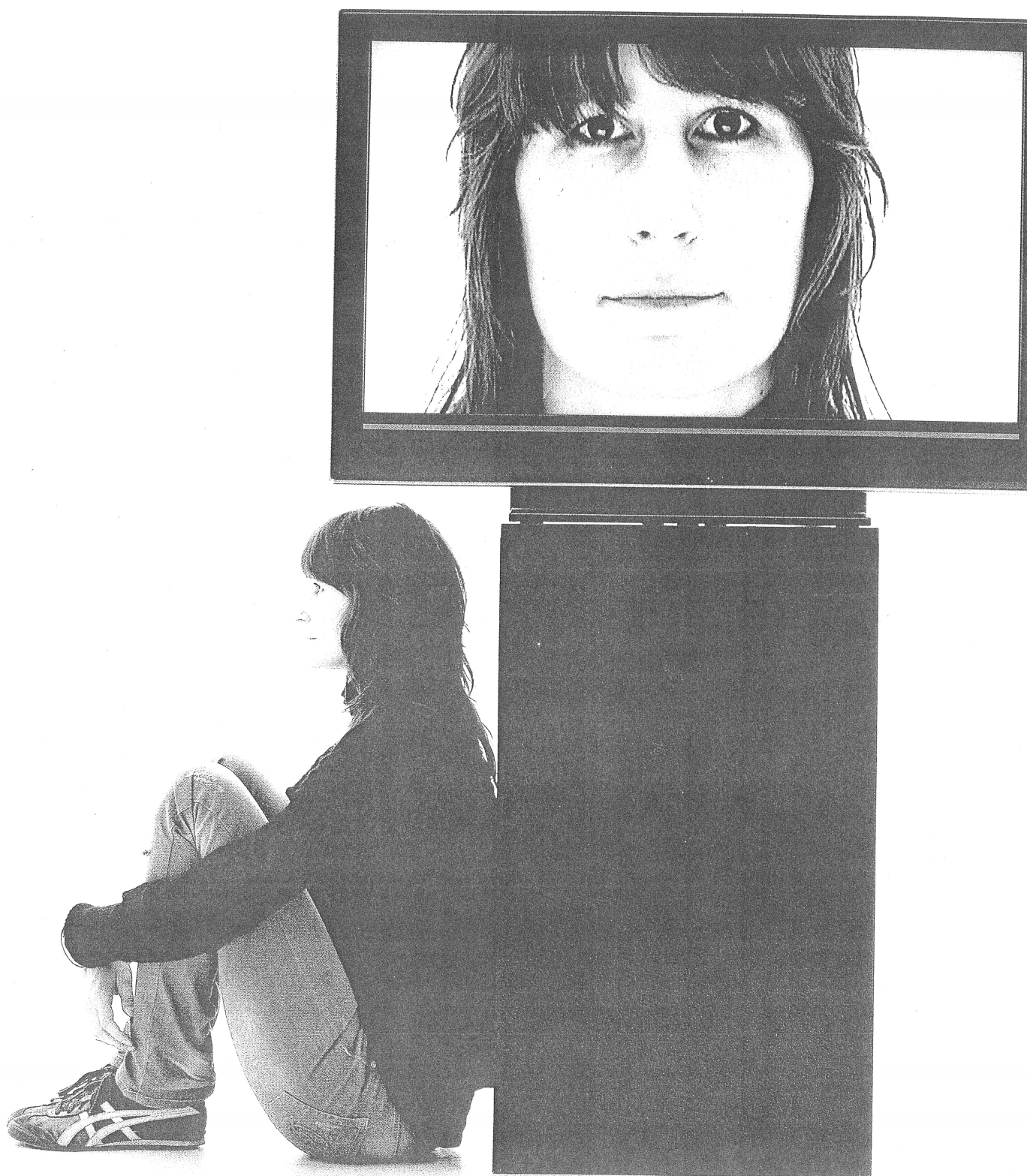






VISION DU REEL

TEXTE MARIE-PIERRE GENECAND
PHOTO VINCENT CALMEL

A Lausanne, Nicole Seiler propose des créations en appartement. Rencontre avec une chorégraphe-vidéaste formée chez Bèjart et Porras, qui évalue avec sagacité le poids de l'image dans la société contemporaine.

Elle a toujours senti qu'elle avait quelque chose à dire. Un regard particulier à porter sur notre société. Mais Nicole Seiler a attendu trente-quatre ans pour se lancer. En 2004, la longiligne Zurichoise livre *Madame K*, un saisissant dialogue entre danse et vidéo, où une femme se perd dans sa propre image – tout un programme. Face à ce spectacle qui tournera dans trente-cinq villes d'Europe et d'Afrique, les observateurs relèvent l'originalité de son point de vue, sa maîtrise technique et sa grande maturité. Pour cause, cette fille d'économiste n'est pas du genre à se brûler. Elle parle peu, observe beaucoup, et attend la bonne pioche pour dévoiler ses atouts. Bien joué.

La danse classique est une formidable école de vie. Nicole Seiler peut en témoigner. De 7 à 12 ans, la fillette suit, à Zoug, les cours de la Royal Academy of Dance, une méthode anglaise « rigoureuse et linéaire dans l'enseignement du placement du corps. Là, j'ai acquis une base à vie. » Une base dont elle ignore encore qu'elle la sauvera, dix ans après, chez Rudra, la fameuse école lausannoise de Maurice Bèjart. « Après mon diplôme de maturité, j'ai suivi l'école de théâtre du clown Dimitri, au Tessin. Mais avec le môme, je n'arrivais pas à exprimer ce que j'avais à l'intérieur. Et puis, Verscio est un village minuscule, je m'y ennuyais. » Dès lors, une prof de danse lui recommande la Vlaamse Dansacademie de Bruges. « Les bars, la bière, les Belges, ça m'a fait du bien ! » En juin de la même année, Nicole Seiler entend parler de l'audition d'entrée pour Rudra, école qui vient d'être fondée, mais dont on souligne déjà l'exigence. « J'ai passé cette audition pour accompagner une amie et j'ai été prise. À 22 ans, avec six ans de danse classique derrière moi quand j'étais enfant... c'était une folie ! »

L'IMAGE QUI ÉCHAPPE

Mais Nicole Seiler est une bosseuse. Au physique singulier, tout en longueur. « J'étais plus âgée et moins qualifiée que les autres élèves, mais j'en voulais tellement que j'ai tenu. » Des spectacles avec les Ballets Bèjart ? « Oui, à cette époque, les élèves de l'école participaient aux créations. J'ai collaboré à un spectacle dédié à Charlie Chaplin. La vie de troupe, la vie de tournée, c'était tout ce dont je rêvais. Je me sentais portée. » Un sentiment que Nicole Seiler connaîtra à nouveau avec le Teatro Malandro, en 1998. Emmenée par le Colombien Omar Porras, cette compagnie établie à Genève propose des productions baroques et festives, des créations chantées, jouées et dansées, dans lesquelles

l'engagement du comédien est total. « Je suis arrivée au Malandro sur Noces de Sang, un spectacle qu'on a joué plus de cent cinquante fois au Canada, au Japon, et partout en Europe. Là, j'étais vraiment dans le métier, dans la pâte du métier. En tant que danseuse, je n'ai pas eu de problème avec la parole ; le chant, par contre, c'était une autre affaire... »

C'est vrai qu'elle est réservée, Nicole Seiler. Précise, méthodique, et à peine audible dans le foyer de l'Arsenic, centre d'art scénique contemporain niché dans le quartier lausannois de Sévelin. Avec ce théâtre dirigé par Sandrine Kuster, la chorégraphe propose ce mois de décembre un projet original : *Living-room Dancers*, une création en appartement. « J'ai recruté un couple de danseurs de tango argentin, un danseur de claquettes, un groupe d'électro-dance et une maman qui improvise avec sa fille. Chaque groupe se produira dans un appartement de Lausanne, et le public, muni de jumelles et d'un MP3, regardera à distance ces performances. » Une histoire de regards, entre voyeurisme et exhibitionnisme. De quoi questionner notre désir, plus ou moins assumé, de curiosité...

« Oui, je suis passionnée par les questions d'image. Celle qu'on veut donner, celle qui nous est imposée par les proches, la société. Celle qui nous échappe. » D'où, en 2006, le très bon *Pixel Babes* de son cru, où trois danseuses, proies du marché, se voyaient criblées de marques célèbres, projetées sur leur corps comme autant de labels. « J'aime aussi le côté fantastique, à la Michel Gondry, que j'ai pu explorer dans *Ningyo*, une variation sur la figure de la sirène. » Aujourd'hui, Nicole Seiler veut travailler de manière plus abstraite : la vidéo serait utilisée comme une source de lumière, et la danse comme une matière. « Je crois que j'ai assez interrogé les canons de la beauté stéréotypée. À moi, maintenant, de trouver une beauté en liberté ! » FIN

Living-room Dancers, du 9 au 14 décembre dans les rues de Lausanne, sous l'égide de l'Arsenic, rue de Genève 57 à Lausanne, tél. 021-625 11 36, www.theatre-arsenic.ch.